

plus : les produits agricoles ne s'accroissent pas dans des proportions aussi rapides que les produits manufacturiers : de là l'avilissement de ces derniers. En vain l'art de la culture va-t-il en se perfectionnant, une résistance opiniâtre des forces de la terre fait que le travail ne peut pas y acquérir la même puissance de production que dans les élaborations manufacturières : de là la conséquence que les inventions mécaniques rendent inutile le travail d'une certain nombre d'ouvriers manufacturiers, tant qu'un accroissement de production agricole ne vient pas offrir la contre-partie de leur travail.

Ce phénomène, très sensible dans les pays anciennement défrichés, se produit aux Etats-Unis, malgré la fertilité extraordinaire d'un pays neuf. Tandis que la puissance productrice de certaines industries manufacturières a quintuplé, celle de l'agriculture a seulement doublé.

Quand la production agricole est trop abondante eu égard au travail manufacturier, le mal est beaucoup moins grand : le bas prix des produits des champs provoque l'exportation et le développement de la consommation intérieure. Le cultivateur d'ailleurs est nourri et logé par la terre : il peut manquer d'argent comptant, il ne souffre pas dans ses besoins essentiels. La situation est bien plus grave pour l'ouvrier manufacturier, *qui doit tout acheter*, lorsque le produit de son travail vient à être déprécié.

Le développement des machines amènera forcément un mouvement inverse à celui qui s'est produit depuis un siècle, c'est-à-dire un resoulement vers les occupations agricoles des bras qui se sont portés vers les emplois manufacturiers. Là seulement est la solution de ce défaut d'équilibre, et non pas l'interdiction des machines, dans l'abréviation exagérée du temps de travail, dans l'augmentation des consommations de l'ouvrier, comme le lui disent ses flatteurs, ses pires ennemis. Malheureusement, ce n'est pas sans de cruelles souffrances que se iera cette *redistribution du travail*, comme disent les Américains. Eux au moins envisagent virilement le problème et ont assez d'énergie pour que les ouvriers des manufactures sachent s'arracher aux habitudes de la ville et se faire agriculteurs. Ils sont, il est vrai, soutenus dans cette pénible transition par la satisfaction de devenir propriétaires de la terre qu'ils se mettent à cultiver : grand avantage que nos vieux pays n'ont pas.

La législation si intelligente et si libérale sur la vente et l'occupation des terres publiques a été combinée de façon à éviter l'acca-